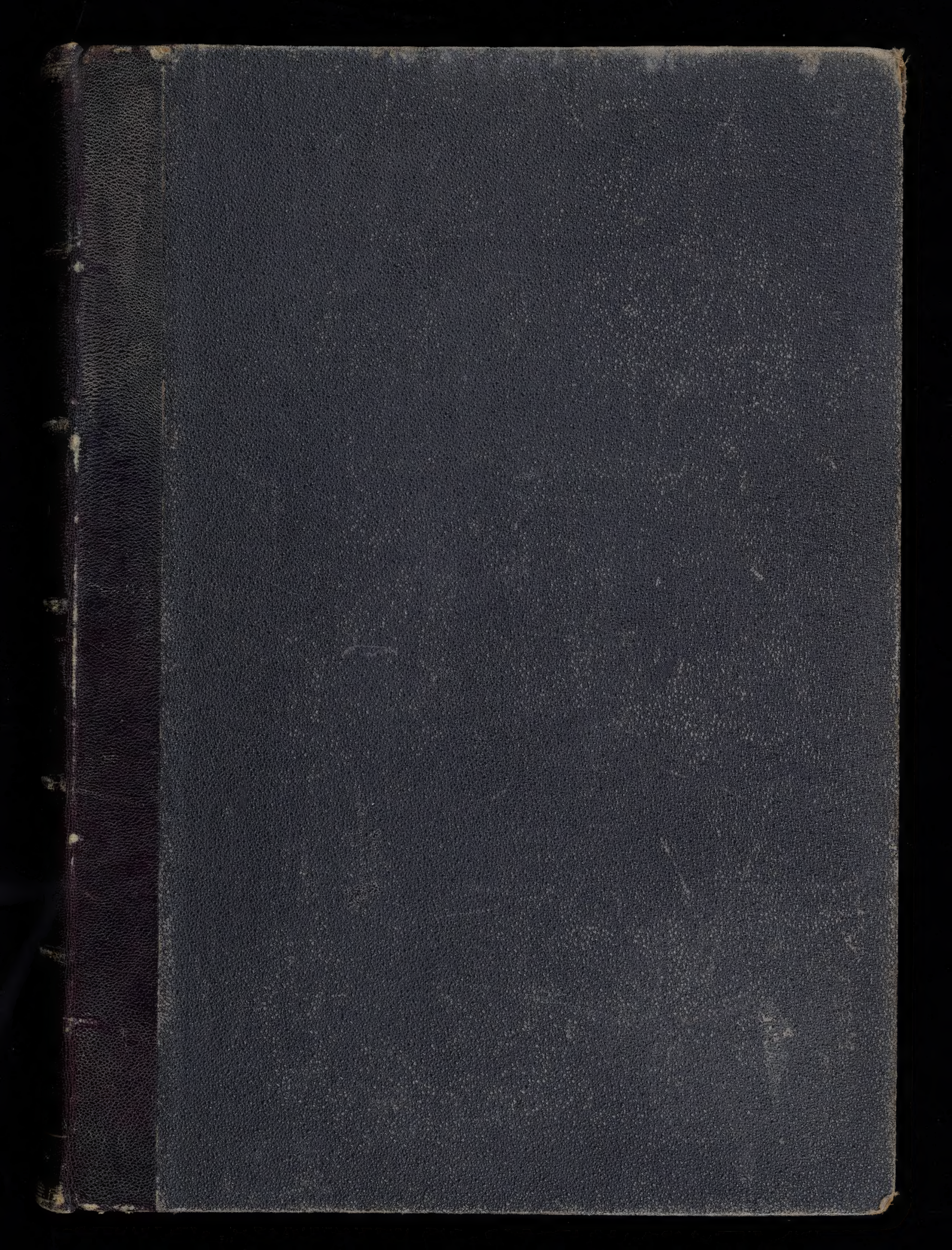
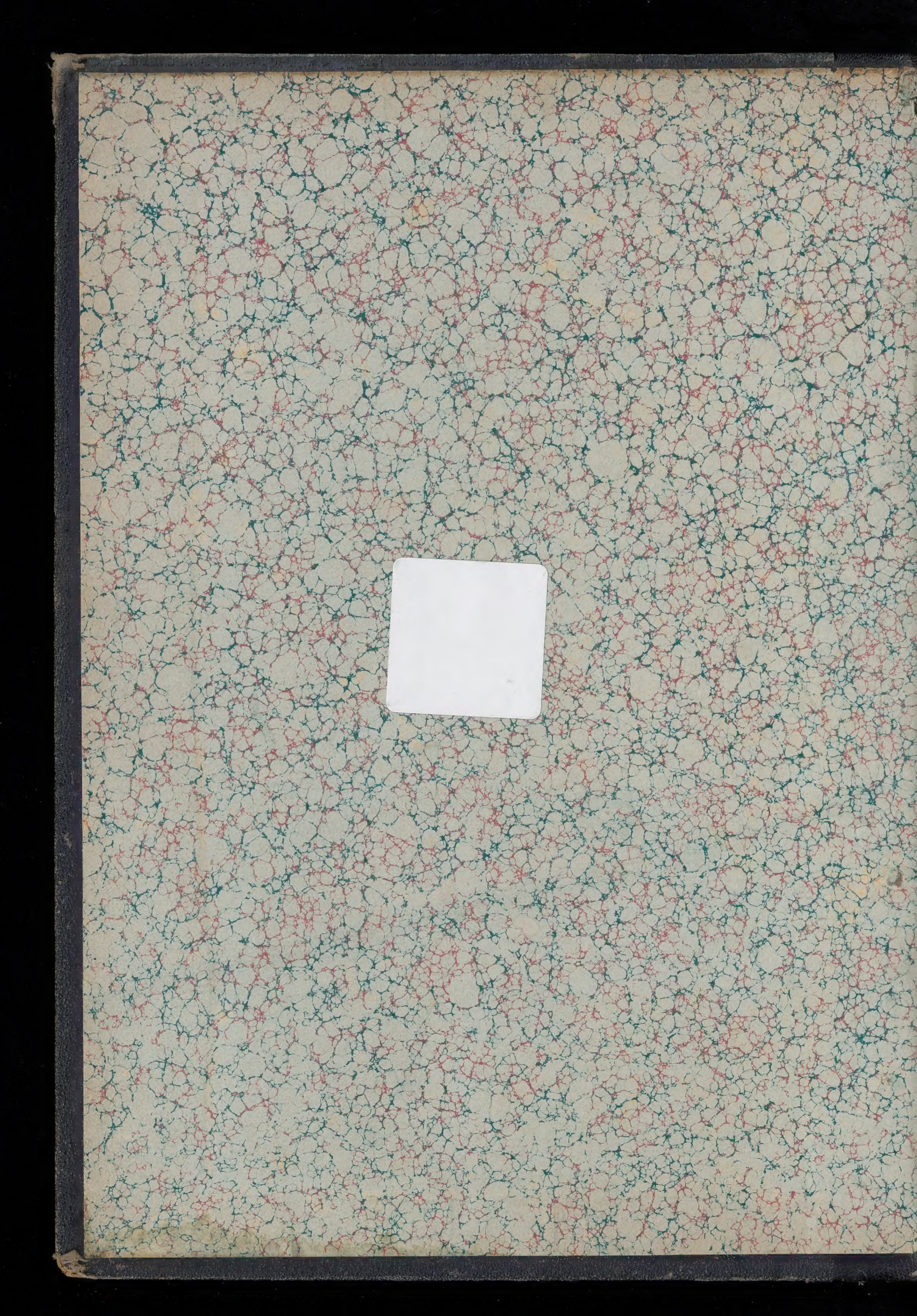




LA PRESSE ILLUSTRÉE

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 660.

LA PRESSE ILLUSTREE est mise en vente chaque semaine DÈS LE JEUDI MATIN

Administration et Rédaction : A PARIS, 13, quai Voltaire

PRIX DU NUMÉRO : **10** *centimes*

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DEPARTEMENTS : SIX MOIS : 3 fr. 50 — UN AN : 6 fr.

DIMANCHE 21 NOVEMBRE 1880.

SOMMAIRE DES GRAVURES



LOUISE MICHEL

Dessin de M. Gerlier, d'après la photographie de M. Appert. — *Voir la biographie de Louise Michel, page 2.*

LOUISE MICHEL

Louise Michel est née en 1835; elle a donc aujourd'hui quarante-cinq ans.

Elle était institutrice aux Batignolles lorsqu'à la fin de l'Empire elle s'occupa de politique et des questions sociales mises à l'ordre du jour par l'Internationale.

Douée d'une vive imagination, Louise Michel fut vivement affectée par les événements du siège de Paris, et elle commença alors à montrer une grande exaltation.

Lors du mouvement du 18 mars, elle prit un costume de garde national, et, armée d'une carabine, elle se dirigea vers le lieu où la lutte venait de s'engager.

Après la séparation de la Commune et de l'Assemblée nationale, Louise Michel organise le comité central de l'Union des femmes, préside le club de la Révolution tenu à l'église Saint-Bernard, et prononce des discours ardents dans divers autres clubs.

En même temps, elle envoyait des articles au *Cri du Peuple*, se rendait au fort d'Issy, et était blessée en prenant part à la défense.

Rentrée à Paris, elle déploya jusqu'à la fin de la lutte la plus grande énergie, et elle fut arrêtée quelque temps après l'entrée des troupes de Versailles à Paris.

Traduite, le 16 décembre 1871, devant le 6e conseil de guerre, elle déclara quelle ne voulait pas se défendre, qu'elle appartenait tout entière à la révolution sociale, et qu'elle avait participé à l'incendie de Paris.

« Je voulais, dit-elle, opposer une barrière de flammes aux envahisseurs de Versailles! »

Et elle ajouta :

« Un jour, j'ai proposé à Ferré d'envahir l'Assemblée. Je voulais deux victimes : M. Thiers et moi, car j'avais fait le sacrifice de ma vie; j'étais décidée à frapper! »

En terminant, elle demanda la mort, et, s'adressant au conseil :

« Si vous n'êtes pas des lâches, s'écria-t-elle, tuez-moi! »

Condamnée à la déportation dans une enceinte fortifiée, Louise Michel fut dirigée sur la Nouvelle-Calédonie, d'où elle vient de revenir, accueillie comme l'on sait.

On a d'elle un recueil de contes, légendes et historiettes à l'usage des enfants, le *Livre du jour de l'an*, publié au profit de sa mère, et qui, dans son genre, n'est pas sans mérite.

LES TROUBLES EN IRLANDE

Les troubles causés par la question agraire, en Irlande, prennent de plus en plus d'extension. On tue les *landlords* (grands propriétaires) à chaque instant, et la *Land League* (réunion des insurgés) inspire une réelle terreur.

Vers la fin du mois dernier, lord Mountmorres, grand propriétaire du comté de Galway, a été assassiné sur la route de Clonbur à Eboral, et nul doute que cet attentat ne soit un nouveau crime agraire, malgré le désaveu de la *Land League*. Il avait assisté à une séance du tribunal de Clonbur et quitté ce bourg à huit heures du soir. A neuf heures, on trouva son cadavre à Rutheen, près de Ballinrobe, à un demi-mille de sa résidence. L'examen du corps a fait constater qu'il avait reçu six blessures de balles, dont une seule aurait suffi pour occasionner la mort. Il était à cheval au moment de l'attaque. Le corps était couvert de sang, et l'on a retrouvé tout près de l'endroit où il gisait une lanterne et une bouteille de whisky. Une des balles avait frappé à la tête, trois au cou et deux dans d'autres parties du corps.

Ce meurtre a produit dans la contrée une pénible et profonde sensation. Le juge d'instruction, M. Blacke, s'est immédiatement rendu sur le lieu du meurtre pour procéder sans retard à l'enquête. Au moment de sa mort, lord Mountmorres allait faire rendre des ordonnances d'expulsion de tenanciers, et ses instructions à ce sujet avaient déjà été données à son solicitor, à Tuam. Il était en mauvais termes avec ses fermiers, à qui, pendant les dernières agitations, il avait refusé des réductions de fermages. Ces refus rendaient sa situation périlleuse; aussi avait-il obtenu d'être toujours escorté par la police. Mais depuis quelques jours il avait renoncé à cette sage précaution.

Il avait peu de tenanciers, et avait obtenu des ordonnances du juge contre deux d'entre eux. Dans une réunion de magistrats tenue le jour du crime, réunion à laquelle il avait assisté, il avait été décidé que, vu l'état des choses dans le pays, on engagerait le gouvernement à employer des mesures de rigueur.

ÉLECTION

DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

Le 2 novembre dernier, les électeurs des États-Unis, au nombre de plus de dix millions, se sont réunis dans tous les États et tous les territoires, pour nommer les électeurs chargés, avec mandat impératif, d'élire le Président des États-Unis, en remplacement de M. Hayes.

La présidence de M. Hayes a été l'une des plus pacifiques et des plus honorables. M. Hayes a tenu avec honneur tous ses engagements. Il a partout substitué le règne de la loi à celui de la violence. Il a rendu toute liberté au parti de ses adversaires dans les États du Sud. Le régime des « carpet baggers » a été supprimé. Le mulâtre légendaire, gouverneur de la Nouvelle-Orléans, est rentré dans ses foyers. Le juge Kellogg n'a plus été qu'un objet de risée ou un sujet de vaudeville. En même temps les affaires reprenaient, et s'ouvrait cette magnifique période de la production agricole du Far-West; bientôt le papier-monnaie pouvait être remboursé, la dette largement amortie et les changes rendus favorables.

Peut-être eût-il été sage de renouveler le mandat du président Hayes. Le général Grant ne l'a pas permis : il a voulu tenter l'aventure de rentrer à la Maison-Blanche. L'aventure a complètement échoué. Le général Garfield, ancien batelier, puis instituteur, a été préféré par les républicains. Acceptant avec une résignation stoïque la volonté de son parti, le général Grant a pris en mains la candidature du général Garfield; il a fait en sa faveur une tournée importante dans plusieurs États.

D'après le résultat des élections du 2 novembre, c'est le général Garfield qui a rassemblé le plus de suffrages : aussi son élection définitive à la présidence paraît-elle assurée, et pouvons-nous donner son portrait avec cette légende : Président des États-Unis d'Amérique.

LA CATHÉDRALE

DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu à Saint-Jacques de Compostelle en l'honneur du patron de la Galice.

Aussi avons-nous cru intéressant de publier dans le présent numéro une vue de la vieille basilique de Santiago de Compostelle.

Cette cathédrale est un des plus curieux monuments religieux de l'Espagne. Sa façade principale est un ensemble harmonieux de quatre corps principaux, couverts de statues et de fleurons sculptés. Les tours de l'édifice se terminent en coupole à une hauteur de 67 mètres. Indépendamment de l'entrée pratiquée dans la façade principale, on pénètre dans la cathédrale de Compostelle par quatre autres portes, parmi lesquelles il faut citer la façade latérale, dite *Plateria*, dont une partie est soutenue par une console très hardie figurant une coquille. Cette coquille (*la Concha*, comme disent les Espagnols) est considérée comme un tour de force d'architecture. Il faut encore citer la *Puerta Santa* (porte sainte) que l'archevêque a seul le droit d'ouvrir, et uniquement pendant les années de jubilé. Au-dessus de cette porte s'élève la tour dite de l'horloge, colossale et massive. Elle contient la cloche célèbre et ancienne dont les vibrations s'entendent distinctement à une distance de 10 kilomètres. Quant à l'intérieur de la cathédrale, elle offre la forme d'une croix latine.

Aujourd'hui, le chapitre de Saint-Jacques de Compostelle est composé de sept cardinaux prêtres, qui, seuls, ont le droit de dire la messe à l'autel.

CHRONIQUE THÉATRALE

CHATEAU-D'EAU : *Bug Jargal*. — DÉJAZET : Le *Mannequin*

Victor Hugo avait seize ans, lorsqu'il écrivit, en quinze jours, paraît-il, *Bug Jargal*, son premier roman. Sept ans après, il le remania de fond en comble; cinquante-sept ans plus tard, MM. Pierre Elzéar et Richard Lesclide en ont tiré un drame que le théâtre du Château-d'Eau vient de représenter.

Avez-vous lu *Bug Jargal?* c'est probable. Aussi, me contenterai-je de vous rappeler le sujet de ce roman qui remonte à l'enfance du génie du grand poète.

L'action se passe à Saint-Domingue, en 1791, au moment où éclate la terrible révolte des noirs.

Le capitaine de dragons, Léopold d'Auverney, vient d'épouser la fille d'un des plus riches colons de l'île, la jolie Marie de Marsan; mais, le soir même du mariage les nègres marrons fondent sur l'habitation; M. de Marsan est tué par l'obi Habibrah; Léopold est emmené au camp de Biassou, le général des noirs, pour y être mi à mort, et la jeune fille elle-même va tomber sous le coups des misérables, lorsqu'un des esclaves de son père s'élance à son secours et la prend sous sa protection.

Ce noir, connu sous le nom de Pierrot, n'est autre que Bug Jargal, ancien roi de Dahomey, que les rebelles reconnaissent pour leur chef suprême. Bug aime depuis longtemps la fille de son maître, et son amour va jusqu'à lui faire accomplir un acte de clémence héroïque. Pour éviter des pleurs à Marie, il se sacrifie; il sauve Léopold d'Auverney, son rival, lui rend sa fiancée et protège leur fuite.

Mais le sinistre Habibrah est là qui veille. Lui n'aime pas; il nourrit, au contraire, une haine implacable contre la famille du colon. Il veut se venger des misères qu'il a endurées, des coups qu'il a dû faire infliger à ses frères pour les exciter à la révolte.

Léopold et Marie tombent dans une embuscade, au bord du gouffre des cataractes.

Un combat terrible s'engage entre le capitaine e Habibrah. Les deux hommes vont rouler dans l'abîme mais Bug Jargal accourt et tue le nain d'un coup d carabine.

Cette scène est la plus terrible et la plus émouvant du roman. Dans le drame, elle perd malheureusement d sa puissance. Vous savez que dans le roman, c'est Raps le chien de Bug Jargal, qui arrache Léopold à cette mo épouvantable; les auteurs ont reculé devant la difficul de trouver dans la gent canine un interprète assez in telligent et docile pour remplir ce rôle difficile. Je le approuve, mais ce n'en est pas moins fâcheux, car c chien est certainement un des personnages les plus cu rieux et les plus sympathiques du roman de Victo Hugo.

Pour remplacer le brave Raps, MM. Elzéar et Le clide ont donné une sœur à Bug Jargal. C'est Zora q prend soin de Marie, qui la cache dans la montagn Comme dévouement, elle n'a rien à envier à cel qu'elle a mission de remplacer : c'est un vrai terr neuve.

Bug Jargal, capturé par les dragons de d'Auverney, laissé sa sœur en otage pour courir au secours de s protégés.

Après les avoir sauvés, il revient aux avant-post français au moment où Zora va être fusillée!

A sa vue, les carabines se relèvent; mais, las pr bablement de la vie, désespéré par un trop gros ch grin d'amour, Bug Jargal se laisse accuser d'avoir t ceux qu'il avait juré de ramener, et on le passe par l armes. Zora se précipite devant son frère et tombe av lui, et Léopold et Marie reparaissent pour contempl cette scène sanglante.

Le drame nouveau du Château-d'Eau, protégé par grand nom de Victor Hugo, a été assez bien accueil On y rencontre quelques scènes intéressantes, m aussi beaucoup d'inexpérience. En somme, je ne vo conseille pas de relire le roman avant d'aller voir drame. Vous reviendriez désappointé.

Dans la pièce, on comprend mal le dévouement Bug pour Léopold, son abnégation. Victor Hugo l'e plique en le faisant préalablement sauver de la mort p le capitaine, qui, de cette façon, acquiert des droit sa reconnaissance, et personne n'ignore qu'un nèg tout comme un autre, est susceptible de généreux mo vements. Mais ce qui me semble fort, c'est que ce mêı

nègre, qui n'est assurément pas la fine fleur de la civilisation, aille jusqu'à se faire l'ange gardien de son rival, un homme de race ennemie, et se laisse casser la tête pour lui être agréable. Petit nègre li pas si bon que ça, massa Elzéa, massa Lesclide!

M. Gravier a obtenu beaucoup de succès dans la scène où l'ancien esclave Habibrah découvre la férocité de son cœur, altéré de haine et de vengeance. Il tient ce rôle avec grand talent et mérite des éloges. MM. Bessac, Péricaud, Dalmy, Donval; Mmes Guyon, Bretigny et P. Moreau remplissent avec goût les autres rôles principaux.

Plus que jamais, je crois qu'on devrait encourager davantage ces vaillants artistes qui luttent depuis si longtemps, et qui ne retirent point, hélas! de leur entreprise des bénéfices en rapport avec leurs courageux efforts.

Allons, messieurs des beaux-arts, un coup d'œil, s'il vous plaît, du côté de la rue de Malte.

∾ C'est la première fois que j'ai à parler du petit théâtre du boulevard du Temple, depuis qu'il a laissé son nom de Troisième-Théâtre-Français, d'endormante mémoire, pour celui plus gracieux de théâtre Déjazet. Je ne serais pas étonné que ce nom, plein de bons souvenirs, lui portât bonheur.

M. Desmottes, le nouveau directeur, fait bien les choses. Jeudi soir, il nous donnait trois premières : le *Morse*; *Quarante-cinq francs pour neuf jours*, et le *Mannequin*.

De ces trois pièces, les deux premières sont des bluettes sans importance dont je n'ai rien à dire. La troisième, vaudeville en trois actes, *sans couplets*, est le morceau de résistance et n'a pas trop mal résisté, ma foi.

D'abord, savez-vous ce que c'est qu'un mannequin? Le mannequin est la jeune personne qui, étant douée d'un physique avantageux, possédant des formes agréables, sert, chez les couturières, à essayer les robes.

Le mannequin de MM. Pierre Giffard et Philbert Bréban, c'est Suzanne, la première employée, l'enfant gâtée du grand et illustre Simpson, l'inimitable, l'unique couturier.

Ceci dit, commençons : Archimède Ducollier, un bon bourgeois légèrement gâteux, qui a le malheur d'avoir pour épouse une adorable femme, et son frère, Corneille Ducollier, un abruti qui a la manie de vouloir propager un nouveau mode d'éducation expérimentale, un admirateur passionné de Jean-Jacques, ont pour neveu un grand dadais sur le point de quitter le collège et qu'il s'agit de déniaiser avant le mariage.

Archimède est pour les moyens doux, Corneille pour les moyens actifs. Dans trois mois, Hercule se mariera avec la jeune Agnès Donisol, et il faut que l'époux sache remplir en tout point ses devoirs.

Muni d'un volumineux carnet de chèques, Hercule va filer aux pieds de quelques jeunes Omphales à chignon rouge, qui auront bientôt fait de lui donner ce qui lui manque, ou plutôt .. mais non, je ne veux pas imiter les auteurs du *Mannequin*. Ce serait vouloir leur ...ire.

Bref, on lance le jeune homme. C'est un gommeux ...ti du bon moule, M. de Saint-Chaman, amant heureux de la tante Archimède Ducollier, qui se charge de son éducation.

Un marin farceur, le capitaine Legoff, avant de partir pour l'Adriatique, — probablement à propos de Duilio, — a remis à l'oncle Corneille, un soir qu'il le ...mponnait avec son éducation expérimentale, une collection de photographies sans tête, qui ont enflammé l'imagination du bonhomme.

Taille fine, buste adorablement moulé, robe étroite laissant deviner un tas de belles choses, en un mot, la Vénus décapitée. C'est cette créature séduisante qu'il importe de trouver pour le neveu Hercule. On n'a pas son nom, mais on a son adresse. C'est tout ce qu'il ...

La Vénus acéphale, c'est Suzanne, la femme-mannequin de Simpson, c'est Mme Ducollier, c'est la gracieuse ...otte Victoria, ce sont enfin toutes les clientes du couturier à la mode.

Un jour, une idée sublime, une de ces idées qui font tressaillir le Monde, a traversé la cervelle de cet intelligent commerçant.

Dans le haut du mur du salon où sa charmante clientèle vient essayer ses toilettes, il a fait percer, à droite et à gauche, deux œils-de-bœuf. Derrière ces ouvertures, il a fait placer un appareil photographique; derrière cet appareil, un opérateur; derrière cet opérateur, une boîte à musique.

Au bon moment, tandis que, la poitrine décolletée d'une façon agaçante, ces dames livrent leur taille aux ouvrières du grand faiseur, celui-ci presse un bouton électrique; on entend les premiers accords du *Beau Danube bleu*, et au même instant, le photographe invisible fixe sur la glace indiscrète les trésors qui, huit jours plus tard, vont porter aux quatre coins du globe la renommée du grand Simpson.

Toutes nos connaissances se rencontrent dans ce salon; les hommes y ont donné rendez-vous à leurs maîtresses, et les femmes viennent y flirter avec leurs amants. On se reconnaît; des mots un peu vifs sont échangés, et la zizanie fait irruption dans ces remarquables familles. Tout le monde est d'accord que le mal vient de l'oncle Corneille, que l'éducation qu'il donne à son neveu est détestable, honteuse, qu'il faut abroger au plus vite sa tutelle. On s'assemble en conseil de famille, et après des plaidoiries trop longues, hélas! on finit par s'entendre. Le jeune Hercule épouse la jeune Agnès, et bien qu'il ait été pendant trois mois l'amant en titre de Suzanne, l'époux est aussi Jeannot que devant en marchant à l'autel.

Cette comédie-vaudeville est amusante et gaie; mais ses auteurs ont abusé des grivoiseries. Certes, je ne suis pas d'avis de bannir le mot pour rire; mais dès qu'on tombe dans l'indécence, je crois qu'il serait bon de mettre le holà.

On ira loin si l'on s'engage dans cette voie, et je ne serais pas étonné de voir un jour au théâtre les scènes que publient certaines feuilles immondes qui salissent les rues.

A part cela, le *Mannequin*, bien que bourré de grosses inexpériences, est une piécette assez drôle et pas trop mal troussée.

MM. Béjuy, Gourdon, Hurteaux, Dumoulin, Tony-Sniglet, Maxnère; Mmes Van Dyck, Hosdez, Dolcy, Blanc et Mario composent une interprétation très satisfaisante. Quant à la mise en scène, le directeur millionnaire a fait de vraies folies.

CORNÉLIUS.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

PROBLÈME INÉDIT

Par M. Ch. Thierry

Trouver avec les mots ci-dessous le nom d'un grand général qui vivait sous le règne de Louis XIV :

Ptolémée — Marius — Ramsès — Lahire — Condé Xaintrailles — Charles.

ÉNIGME INÉDITE

Par M. Eugène Cerf

A la candeur qui brille en moi,
Se joint le plus noir caractère.
Il n'est rien que je ne tolère,
Mais je suis mauvais quand je bois.

MOT CARRÉ

Par M. Katz Albert

Mon PREMIER, loin d'être rapide,
Excite fort peu l'appétit. —
Quand mon SECOND rendit l'esprit,
Ce fut le premier fratricide. —
Mon SUIVANT peut s'exclamer
Lorsque quelqu'un vient en avance. —
Et pour sauter une distance,
Il faut bien prendre mon DERNIER.

CHARADE INÉDITE

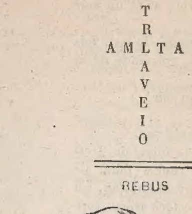
Par M. Jules Goth

Mon PREMIER, animal de l'ordre des rongeurs,
Habite des maisons les sombres profondeurs. —
Mon DERNIER est liquide, il se boit; il arrose
Les prés comme les fleurs, l'herbe comme la rose. —
Mon ENTIER, instrument, se manœuvre à la main;
Il égalise, enfin, le gravier, le terrain. —

MOTS EN CROIX

Par MM. Potard et Cie

Trouver les noms d'un auteur tragique, célèbre écrivain, et d'un tragédien :



REBUS



EXPLICATION DU DERNIER MÉTAGRAMME

SOCRATE, où l'on trouve :

Aar — Arrêt — Arête — Aser — Corée — Are — Art Corse — Corte — Et — Sort — Sarre — Sacre — Rare — Or — Très — Terre — Rose — Rat — Roc Soc — Ré — Rôt — Rate — Crosse — Crocs — Sorte — Tort — Rase — Sac — Cérat — Ocre — Croate — Oter — Car — Acre — Érato — Carte — Cote — Cor — Arc — Sera — Os — Rase — Race — Atre — Torse — Case — Ose — Tas — Cas — Caste — Astre — Écot — Acte.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Sous tous les climats le corps humain a trente-sept degrés.

SOLUTIONS JUSTES DU DERNIER NUMÉRO

Mesdes Alexandrine Hamayon, à La Feuillée; Éléonore d'Estell.

MM. Louis Dortès; Sylvandire; Henri Monnier; Un sous-officier du campement, Lille; J.-J., à Puy-de-Figéac; Arthur de Saint-Arnaut; Victor S.; J. G. d'Eyssautier.

AVIS AUX DEVINEURS

Nous publions, dans chaque numéro, les solutions trouvées par nos lecteurs et nos lectrices. Ces solutions peuvent être envoyées par simple carte postale au SECRÉTAIRE DE LA PRESSE ILLUSTRÉE, 13, quai Voltaire. Elles doivent nous être parvenues le dimanche au plus tard pour être publiées dans le numéro du jeudi suivant.

J. de Loil.

L'HOMME AU CHIEN MUET

(Suite)

II

LE CHATEAU

La nuit était noire, et malgré cette obscurité dans laquelle se fondaient les horizons, les deux cavaliers dévoraient la route.

On eût dit que les étalons devinaient la fin du voyage, tant ils étaient bondissants.

D'une hauteur dont il ne pouvait apprécier l'élévation, le maître de Treffleux aperçut, sur un autre versant séparé de lui par une vallée profonde, une lumière vacillant lentement. La clarté grandit, devint plus nette, s'entoura d'une auréole, et Mourad et Baba-Ali firent un prodigieux écart en dépassant une voiture qui montait la côte au pas.

A l'apparition de ces deux ombres qui fuyaient en semant des étincelles sur le sol, un cri de femme partit de l'équipage, cri de frayeur personnelle ou exclamation d'effroi pour ceux qui paraissaient emportés dans un noir tourbillon.

— Vous vous romprez le cou, voisin! cria de toute la puissance de sa voix du Taillis.

— Non, non; bon soir!

— A bientôt!

L'officier ne répondit pas.

De cet endroit à la futaie de Treffieux, ce fut une course folle. Ce bois, qui sert de parc au château, n'a d'autre clôture que des arbres couchés jeunes les uns sur les autres, sur toute la lisière de la forêt.

A l'entrée de ce bois, une barrière était close; le soldat descendit de cheval pour l'ouvrir.

— Nous sommes chez vous, commandant? dit joyeusement le spahis.

— Oui, répondit froidement le jeune comte.

Le maître de Treffieux songeait en ce moment à son enfance, se souvenant que le jour où il revenait du collège, lui personnage d'une dizaine d'années, sa mère déjà malade et sa tante déjà veuve venaient attendre son père et lui à cette barrière, alors toute grande ouverte.

Cette poutre, destinée à glisser sur quatre bois debout, était tout à coup devenue pour le jeune homme la première page et la page la plus saisissante de toute une histoire lugubre.

Cependant il avança.



M. DE BAUDRY-D'ASSON, DÉPUTÉ DE LA VENDÉE
Expulsé de la Chambre des députés le 11 novembre 1880.
Dessin de M. Gerlier, d'après la photographie de M. Franck.

— Faut-il refermer la barrière demanda le soldat.

— Laisse-la fermer à ceux qui on oublié de l'ouvrir.

Dans ces mots il y eut plus d'a mertume que de tristesse.

Le maître alors était blessé d'avoi trouvé close son avenue quand, d'u instant à l'autre, il pouvait arrive dans ses domaines. Du reste, cett impression ne fut que passagère.

Le comte comprit bientôt que M chel, avant tout, devait protéger so parc contre les bestiaux des environs Il continua d'avancer dans une allé vraiment princière.

Ce bois qu'ils traversaient était, e mieux vaut dire est admirable, ca nous l'avons vu, ces dernières an nées, rempli d'ombre et de chant d'oiseaux, et la cognée, depuis c temps, n'y a pas fait une éclaircie.

Le maître de Treffieux remarqua avec étonnement le développemen qu'avaient pris ces grands arbres pen dant les quinze années de son ab sence.

L'officier, depuis la mort de so père, qui avait suivi de près sa femm dans la tombe, n'était revenu à Tre fieux que pour y passer quelque mois, et depuis quinze ans il n'ava pas vu cette vieille demeure.

Arrivé à un rond-point, le com s'arrêta. Bien qu'à cet endroit quat routes se croisassent, le maître d Treffieux n'était pas incertain sur chemin qu'il devait prendre; seul ment, comme il savait que de ce ca refour on découvrait le château, s



Assassinat de lord Mountmorres par ses tenanciers, sur la route de Cloubur à Eboral, en Irlande.
Dessin de M. Montbard, notre correspondant. — Voir les *détails, page 2.*

yeux cherchaient, dans la nuit, une silhouette bien connue, quelque lumière perçant une masse noire...

Mais dans les bas-fonds, du côté où il regardait, tout était dans une obscurité uniforme; ténèbres enveloppant une brume qui laissait croire à un étang débordé, dont les eaux auraient envahi les avenues.

Le commandant était pris d'une émotion pénible qui faisait tinter lugubrement de vieux souvenirs. Pour dégager sa pensée de tristes rêves, il poussa son cheval au pied d'un grand chêne, et le soldat entendit une exclamation presque joyeuse... L'officier avait découvert, à la base de ce géant de la futaie, le banc qu'il y cherchait.

Sans se demander comment un banc de grume pouvait durer un quart de siècle exposé au soleil et à la pluie, le jeune homme fut heureux de retrouver ce que l'on appelait autrefois la chaire du grand maître de Treffieux, siège pieusement renouvelé par le régisseur.

Cet examen contemplatif de l'orphelin fut brusquement interrompu. Mourad, l'étalon qu'il montait, se jeta de côté si rudement qu'il faillit renverser le spahis et Baba-Ali.

— Ce cheval est fou ce soir, dit le jeune homme en éperonnant avec colère le noble animal.

— Il a décidément peur des lumières, repartit tranquillement le soldat.

— Où vois-tu des lumières?

— Là!



M. GARFIELD, LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.
Dessin de M. Bocourt. — Voir les DÉTAILS, *page 2.*

Le maître de Treffieux vit deux clartés fauves glisser dans le fourré.

— C'est un loup, dit le jeune homme.

— Ou un chien.

— Les yeux des chiens n'éclairent pas.

— Les loups ne se tiennent point en société des hommes, fit observer le spahis; j'entends sur les feuilles sèches quelqu'un marcher.

Le comte appela à plusieurs reprises; personne ne répondit.

Dix minutes plus tard, les cavaliers faisaient une dernière halte devant une lourde grille de fer, à travers laquelle on voyait le château dans toute son étendue.

Ce manoir, dont le lecteur a déjà beaucoup entendu parler, est un grand bâtiment long, fort élevé, à toiture d'ardoises, et flanqué, aux deux extrémités, de grosses tours couvertes, dont une, celle de gauche, pour qui arrive par la grille, paraît être un ancien donjon, tant elle est forte et dominante.

Aujourd'hui, le donjon est dénaturé; c'est tout au plus si, sous les rangées d'ardoises qui le déguisent, l'on peut découvrir la noire dentelle des créneaux.

A la façade opposée est une troisième tour qui, du côté de la futaie, fortifie le milieu de l'édifice. De cette tour, on descend aux jardins par un pont de pierre jeté sur une douve.

Cette demeure, en exceptant toutefois la grande tour, d'une époque on-



ESPAGNE. — Vue de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
Dessin d'Urrabieta. — Voir le TEXTE, *page 2.*

térieure, peut dater de la Renaissance; du moins, elle revèle cet âge par des sculptures en pierre et en bois, un toit historié et des ouvrages en plomb ne manquant ni d'art ni d'élégance.

Autour de cette aristocratique habitation, et à une petite distance, sont groupés des bâtiments d'exploitation de toutes sortes.

Le commandant, sans descendre de cheval, avait sonné à la grille dont nous avons parlé; mais comme rien ne bougeait dans le château, il sonna plus en maître, et alors, une porte s'ouvrant près de la grande tour, une voix d'homme cria :

— Qui va là?

— Venez ouvrir! répondit l'officier.

On entendit des sabots ferrés courir sur les dalles, le pas du valet qui, ayant sans doute reconnu la voix du maître de Treffieux, allait donner l'éveil à la maison, puis le bruit que firent plusieurs personnes en sortant précipitamment du vieux manoir.

Les étalons hennirent.

Un domestique campagnard arrivait, cherchant à préserver de l'air la lumière qu'il tenait; derrière lui, deux femmes, dans une demi-obscurité; près de ces femmes, une ombre...

Enfin, un homme âgé, grand de taille, droit et solide, solide comme un vieux sapin, sortant du château, s'avança vers la grille une lanterne à la main... Arrivé, ce vieillard éleva sa lanterne pour regarder à travers les barreaux, et ce mouvement éclaira son visage.

— C'est moi, Michel, dit avec caresse le maître de Treffieux.

Cette voix qui, par son intonation, lui rappelait la voix d'un autre maître, produisit, dans le premier moment, sur le régisseur, l'effet de la foudre. S'appuyant contre la grille, sans parole, sans autres mouvements que les battements de son cœur, il resta l'œil fixé sur le jeune homme, dont l'émotion était grande aussi, à la vue de ce serviteur, plus ancien que lui dans sa maison.

Cependant le comte, se raidissant contre cette émotion, dit :

— Ouvrez-moi.

Michel retrouva la faculté d'agir pour faire obéir à son maître.

— Ouvrez au maître de Treffieux, enfants, murmura-t-il.

Le spahis, pendant cette scène, avait observé son commandant avec un intérêt où se voyait un respectueux étonnement. La grille étant ouverte, il descendit promptement de cheval, et tint Mourad par la bride, pendant que l'officier mettait pied à terre.

— Enfin, je vous revois tous quatre, dit M. de Treffieux.

— Tous bien heureux, monsieur, répondit Michel, dont les mains frémissantes étreignaient la main du commandant.

— Mes yeux doivent doubler l'un de vous, reprit le jeune comte; vous voilà cinq maintenant.

— Derrière Jeanne est un garçon qui voudrait devenir mon gendre, répliqua le vieillard.

Le comte examina la jeune fille, sans chercher à voir quel était ce prétendant. S'adressant ensuite à la femme du régisseur :

— Tu ne m'embrasses pas! dit-il avec reproche.

— Je n'osais pas, répondit-elle.

Et, enlevant d'une main son petit chapeau de paille, appuyant son autre main sur l'épaule du maître de Treffieux, elle baisa l'officier sur les deux joues

— A la bonne heure! répliqua-t-il, tu viens de m'embrasser comme tu le faisais lorsque je revenais du collège.

— Vous n'étiez pas alors seul comme aujourd'hui, repartit la vieille paysanne. Que la volonté du bon Dieu soit faite!

L'officier, dont le front s'était chargé d'un nuage, au lieu de répondre, se dirigea lentement vers la cuisine, la porte en étant la seule ouverte.

Trois personnes le suivaient : le régisseur, sa femme et Jeanne.

— Ah! reprit l'orphelin en se plaçant près du feu, me voilà donc revenu au foyer où je me suis chauffé si souvent!

Et la vue de ces lieux où s'était passé son enfance, opérant alors sur lui tristement et délicieusement à la fois, il prit les mains de ces trois êtres, pour lesquels il était toute une puissance, tout un monde.

— Vous souvenez-vous tous de moi? demanda-t-il avec entraînement.

Des trois personnes interpellées, une seule ne répondit pas, une seule n'osa regarder le jeune comte. L'officier sentit, au contraire, la main de Jeanne qui cherchait à se dégager de la sienne.

Le commandant observa plus attentivement la jeune fille.

Jeanne avait dix-huit ans. Tout en elle rappelait le type kymrique, autrefois si fréquent dans ces montagnes, et aujourd'hui à peu près perdu, sans que l'on puisse attribuer cette dégénérescence à l'éloignement de la souche, qui se reproduisait encore dans sa pureté primitive vers le commencement de ce siècle.

Jeanne est grande, svelte et gracieuse; sa pose est élégante, bien que ses mouvements soient marqués d'une sorte de brusquerie. Cette rudesse est peut-être la traduction libre de son caractère résolu, et qui serait impérieux sans la position quelque peu asservie de la jeune fille.

Elle a de grands yeux noirs profondément songeurs, et plutôt faits pour pleurer que pour rire.

Le regard de toute créature qui n'a pas pris l'habitude du mensonge est le reflet de son âme, et la fille du régisseur doit porter en elle quelque inquiétude, quelque chagrin; car le sien dénonce une incessante préoccupation.

La bouche de la jeune montagnarde est admirablement ornée, mais le coin de ses lèvres recèle du dédain... du dédain pourquoi?

Son front est haut et poli, son nez droit et fin, et le menton chastement gracieux dans ses contours.

Le cou est mince et dégagé, et fait songer à des trésors, si l'imagination écarte le fichu de laine dont les plis lourds ne peuvent tout à fait dissimuler des formes exquises.

Comme la plupart des montagnardes, Jeanne a des pieds et des mains d'enfant; et la pensée, toujours voyageuse, rêve ces doigts déliés tortillant le riche et brillant chignon noir de la jeune fille.

Dans l'examen qu'il fit de l'enfant du régisseur, si l'officier laissa paraître de l'étonnement, du moins aucune idée mauvaise ne germa dans son esprit, car son regard resta calme : seulement, comme il cherchait instinctivement sur le visage du vieillard quelques traits de ressemblance avec sa fille, les réflexions de Maubert touchant la naissance de Jeanne traversèrent l'esprit du commandant.

Le jeune homme considéra tristement Michel, et regarda avec moins d'amitié la mère de la jeune fille.

Un lourd silence succéda aux premiers épanchements, l'arrivée du spahis vint heureusement faire diversion aux pensées du maître de Treffieux.

Le spahis était suivi de Jean-Louis, le domestique, camarade d'enfance de l'officier, celui qui, le premier, était arrivé à la grille. Ce jeune montagnard était penaud, son maître ne lui avait pas encore parlé.

— Comme te voilà grandi! lui dit le comte, dont l'esprit avait compris ce que voulait le paysan.

— Et vous, monsieur Émile! répondit le montagnard rassérené.

— Moi, je suis le plus âgé.

— Je ne crois pas : quand nous étions petits, c'est moi qui vous portais pour traverser les gués.

— Jean-Louis est né la même année que vous, monsieur, dit Michel.

— Alors réplique le maître de Treffieux, viens me donner la main : du même âge tous les deux, celui qui a porté l'autre était au moins le plus courageux.

A ce moment, le prétendu de Jeanne parut à la porte de la cuisine. Sa présence inattendue importuna le commandant. Sous l'œil de l'officier, ce garçon glissa plutôt qu'il n'entra dans cette pièce. Il s'isola dans la demi lumière, observant furtivement Jeanne, plus furtivement encore le spahis, dont l'uniforme l'offusquait.

Jeanne examinait son maître.

Le sentiment qu'éprouvait le jeune comte à la vue de ces deux êtres, en apparence si peu faits l'un pour l'autre, se traduisant clairement pour l'enfant du régisseur, vint tout à coup corroborer chez elle la détermination qu'elle avait résolue d'annoncer à ses parents lors de l'arrivée du maître de Treffieux.

S'approchant du jeune comte, elle dit :

— J'attendais votre arrivée, maître, pour apprendre à mon père, devant vous, que je ne serais jamais la femme de Pierre Déséchaud.

— Jeanne, que dis-tu donc? risqua Michel.

— *Chetite*[1] as-tu perdu la raison? demanda la vieille paysanne.

— Ce garçon est venu au logis, poursuivit Jeanne avec autorité : je ne lui ai point demandé ce qu'il y venait faire; il ne me l'a pas dit, mais il l'a dit à mon père... Faites donc comprendre à Déséchaud que le jour de l'arrivée de notre maître, un étranger est de trop au château.

L'officier regarda Michel, qui restait muet.

— Eh bien? demanda-t-il au vieillard.

— Pierre est un jeune homme rangé, répondit le régisseur; il a un bon moulin. Je croyais faire le bonheur de Jeanne en le laissant venir ici; je me suis trompé : que la volonté de notre maître soit faite!

— Ma volonté, non, mais celle de ta fille, qui ne doit point être violentée.

— Pierre, dit Michel en s'adressant au meunier, retourne chez toi, mon ami, et n'emporte d'ici aucune rancune.

Déséchaud fit quelques pas vers M. de Treffieux, et s'arrêtant devant l'officier avec une dignité que personne n'eût pu soupçonner chez un campagnard :

— Monsieur le comte, répliqua-t-il, Jeanne vient d'être rude pour moi; mais comme j'ai une grande estime pour elle, je patiente, espérant que ce ne sera pas son dernier mot... Si vous vouliez m'autoriser à revenir, peut-être qu'à la longue elle prendrait d'autres idées.

Il est inutile que vous reveniez, répartit la jeune fille avec résolution, ce qui a été dit reste dit.

Pierre, qui avait le sang porté au visage, devint très pâle; il sortit lentement, après avoir cordialement tendu la main au régisseur.

Un instant plus tard, l'on entendit fermer avec violence la petite porte du château.

Après le départ de l'étranger, chacun fut plus à l'aise, même ceux qui étaient pour lui, c'est-à-dire que Michel et sa femme respirèrent plus librement.

Le comte s'assit au coin du feu et convia ses gens à faire comme lui; mais pas un ne prit place devant la cheminée. Le commandant y resta seul quelques minutes. Se levant ensuite et prenant un flambeau :

— Chauffez-vous, dit-il, mes amis, moi je vais faire un tour dans la maison...

La voix de l'officier tremblait.

— Faut-il vous accompagner, monsieur? demanda le régisseur avec hésitation.

— Non, je préfère être seul.

— Les clefs sont à toutes les portes..., repartit tristement Michel, car il comprenait toutes les émotions qu'allait rencontrer l'orphelin dans cette inspection du manoir paternel.

Le comte alla droit à la salle à manger, s'arrêta peu dans cette pièce, et, l'ayant quittée, traversa un grand vestibule, longea un corridor aboutissant de ce côté à la tour du centre, et monta lentement l'escalier qui s'y trouve.

Dans le silence, le bruit de son pas évoqua pour lui vingt années... Il semblait qu'il craignît d'éveiller le passé, et, les premières marches franchies, il avança aussi légèrement que pouvaient le lui permettre ses bottes de voyage.

Arrivé au couloir supérieur, le jeune homme, ému, s'arrêta devant une porte à deux battants, et ce fut en se faisant une sorte de violence qu'il ouvrit cette porte et qu'après l'avoir ouverte il la referma derrière lui.

Que se passa-t-il dans cet appartement pendant la demi-heure qu'y resta l'officier? Pour le savoir, ou plutôt pour le comprendre, il faudrait, après avoir interrogé comme lui deux couches d'où partaient des voix vénérées, y trouver une double solitude, un silence de tombe.

A l'appel d'un fils, aucune voix n'avait répondu.

Le maître de Treffieux, en sortant de cette chambre était d'une pâleur effrayante. Il marcha lentement, afin d'avoir le temps de se remettre; mais, malgré cette précaution, son émotion était si manifeste lorsqu'il rentra dans la cuisine, que personne n'osa lui parler. Seulement, Michel, en lui prenant la bougie qu'il tenait, laissa tomber de sa main rugueuse une caresse sur la main du commandant.

Celui-ci n'eut pas l'air de comprendre cette pitié naïve. Il avait vivement dégagé sa main, et, voulant se montrer fort contre ces souvenirs de famille, au lieu de parler à Michel, il interpella le soldat :

— Mayer, demanda-t-il d'un ton tout à fait dégagé, pourras-tu t'habituer à Treffieux?

— Oui, commandant, répondit laconiquement le spahis.

Deux regards bien différents se fixèrent sur le soldat : celui du comte, qui cherchait à comprendre l'émotion contenue de Mayer, ignorant que pendant son absence on l'eût initié aux catastrophes arrivées à Treffieux ; celui de Jehanne, qui remerciait le spahis d'avoir donné à son maître un titre dont elle était fière pour lui.

Le silence s'était fait de nouveau. Un froid poignant glaçait tout le monde, malgré le grand feu qui pétillait dans l'âtre.

Le jeune homme voulut faire cesser cette silencieuse immobilité.

— Michel, dit-il, se ravisant, quoique de tristes événements se soient passés ici, quoique deux personnes, nos maîtres à tous, aient manqué à ma venue, je ne veux pas que mon retour soit un jour de deuil... Prépare du punch ou du vin chaud, à ton idée, mais dépêche-toi ; je suis froid comme le temps et engourdi comme si je dormais dans la vapeur du charbon... Les uns ou les autres, parlez, ou je retourne coucher à la Maison-Blanche.

— Pauvre monsieur, dit Marianne, ce qui est fait est fait ; nous avions deux bons maîtres, nous les avons perdus ; mais le bon Dieu nous en ramène un autre : que sa sainte volonté soit obéie !...

Le vin chaud était préparé ; le régisseur alla dans la salle à manger, et revint apportant sur un plateau cinq verres et une timbale d'or.

— Ah ! dit le comte, voilà le verre de collège que m'avait donné ma tante ; avec ce verre me fut envoyé un couvert du même métal. Ce couvert est-il toujours ici ?

— Oui, répondit Marianne, et le plus luisant de tous.

— Va le chercher, Michel.

Au retour du vieillard, le maître de Treffieux prit le couvert et l'examina, comme il avait examiné la timbale.

— Je suis content que vous ayez soigneusement conservé ces objets, mes amis, dit-il ; et content surtout que Michel ait eu l'idée de m'apporter l'un d'eux, me faisant ainsi songer aux autres... Verse du vin dans ce verre.

Comme le vase était grand, le vieillard fit un temps d'arrêt quand il l'eut à moitié rempli.

— Verse encore.

PROSPER VIALON.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse est inquiète. Le bilan de la Banque est de nature, si aucune modification ne survient dans le cours des changes, à faire craindre une prochaine élévation du taux de l'escompte, et, comme la liquidation du mois de novembre coïncide avec les retraits des capitaux employés ordinairement en report par de grandes compagnies, qui préparent les échéances qu'elles doivent payer à partir du 1er janvier, on se préoccupe déjà du prix que pourra atteindre l'argent.

Péril prévu est à moitié évité, dit-on, et il faut souhaiter que des précautions suffisantes soient prises et que la place puisse se garer de ce danger.

En attendant, de grandes émissions se préparent. Souhaitons aux établissements de crédit qui s'en occupent le même succès qu'à l'Union générale !

12,000 souscripteurs ont répondu à son appel et souscrit les 200,000 actions de la Banque Impériale-Royale privilégiée des Pays autrichiens. C'est le grand événement de la semaine et le sujet de tous les commentaires à la Bourse. La fidèle clientèle de l'Union, cette fois comme toujours, lui a donné son entier concours.

Le 20 novembre, une autre valeur qui, par sa sûreté absolue et l'intérêt rémunérateur qu'elle donne, mérite l'attention particulière de l'épargne, va être offerte au public.

Les obligations des chemins de fer des Asturies, Galice et Léon sont émises sous le patronage et par les soins de la Société des dépôts et comptes courants, de la Société générale de crédit industriel et commercial, — de la société de l'Union générale, — de la Banque d'escompte de Paris, — de la Société financière de Paris, — de la Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, — de la Compagnie des chemins de fer du Nord de l'Espagne.

Elles coûtent 285 fr., rapportent 15 francs nets d'impôts et sont remboursables à 500 fr. en 83 ans par tirages trimestriels. Les 285 fr. sont payables de la façon suivante : 50 fr. en souscrivant, 35 fr. à la répartition, 100 fr. du 1er au 10 janvier 1881, 100 fr. du 1er au 10 avril 1881.

C'est un placement sûr et avantageux, appelé en dehors de la prime de remboursement à une majoration importante, dont les obligations du Nord de l'Espagne et les obligations de Saragosse, qui rapportent également quinze francs, peuvent donner une idée. Les premières sont cotées maintenant 340 fr., et les secondes 330 fr. — P. C.

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gêne dans les bronches, comme de l'étouffement produit dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait pour cracher de violents efforts qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées, et ce n'est qu'à grand'peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarrasser de tout ce qui entravait la respiration. C'es rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de cette affection si pénible que de leur en indiquer le remède ; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler immédiatement avant chaque repas deux ou trois *capsules de goudron Guyot* pour obtenir rapidement un bien-être que, trop souvent, on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués et dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complètement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que chaque flacon de 2 fr. 50, contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant : 10 à 15 centimes par jour.

Le goudron est une substance très complexe et dont la composition varie considérablement, selon le mode de préparation et surtout selon la substance dont on l'a extrait. En effet, on retire du goudron de la houille, des bois de hêtre, de pin, de sapin, etc. ; il va de soi que les propriétés curatives de ce produit varient selon son origine et son mode de préparation. Autrement dit, chaque espèce de goudron a ses propriétés spéciales. Aussi n'est-il pas étonnant qu'au point de vue médical, tous les produits dénommés *goudron* ne produisent pas les mêmes résultats.

Pour la fabrication de ses capsules de goudron, M. Guyot emploie seulement le goudron dit de Norvège, le seul dépourvu de toute causticité et plus facilement absorbable. Il ne peut garantir la qualité et, par suite, l'efficacité que des flacons de capsules qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée *en trois couleurs*.



L'un des gérants : P. FAIVRE

Paris. — Imprimerie P. Faivre, 13, quai Voltaire.

CHARLOTTE CORDAY, drame historique en vers de François Ponsard, représenté à l'Odéon. — Charlotte Corday achetant le couteau dans le jardin du Palais-Royal (3me acte).


COLLECTION
QUARRÉ-REYBOURBON
LILLE
GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00641 2163

